

# Les missions et la théologie : leçon d'ouverture d'un cours libre donné a l'université de Lausanne

Autor(en): **Narbel, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des  
principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **26 (1893)**

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379543>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LES MISSIONS ET LA THÉOLOGIE

LEÇON D'OUVERTURE

D'UN COURS LIBRE DONNÉ A L'UNIVERSITÉ DE LAUSANNE <sup>1</sup>

PAR

H. NARBEL

---

La bienveillante autorisation qui m'a été accordée de vous entretenir, pendant ce semestre, de l'histoire des missions, constitue un privilège que celui qui vous parle reconnaîtrait bien mal s'il cherchait à s'en faire honneur à lui-même.

Permettez-moi de reporter tout le mérite de cette décision qui fait entrer l'histoire des missions dans le programme des cours libres donnés dans notre faculté de théologie, d'abord à la bienveillance de cette Faculté, de notre Conseil universitaire et du Département de l'instruction publique, puis à l'initiative de l'Union évangélique, qui depuis une quinzaine d'années représente avec persévérance dans notre canton la cause des missions ; enfin, à l'objet même dont je vais vous entretenir. Il est certain, en effet, autant que réjouissant, que l'intérêt pour les missions va grandissant : celles-ci se recommandent à des titres toujours plus divers à la sympathie de tous les hommes

<sup>1</sup> La direction de la *Revue de théologie* a bien voulu nous demander de publier ici la leçon d'ouverture du cours dont nous avons été chargé à l'Université de Lausanne sur l'histoire des missions modernes. Nous donnons sans y rien changer d'essentiel cette première leçon qui est du 26 novembre 1891.

préoccupés des questions religieuses, et qui suivent le développement du royaume de Dieu au sein de l'humanité.

Depuis longtemps la cause des missions excite dans nos centres religieux un sympathique intérêt ; mais longtemps aussi, cet intérêt a été essentiellement pratique et le fait des hommes d'action de l'Eglise plutôt que de ses théologiens et de ses penseurs. Ces deux termes : théologie scientifique et mission, passaient pour une sorte d'antithèse, pour les deux pôles de la sphère de l'Eglise et on ne se serait guère douté il y a une cinquantaine d'années que l'histoire ou la théorie des missions pût faire l'objet d'un enseignement universitaire. Il serait trop long de rechercher les causes qui ont pu faire naître, puis perpétuer cette sorte d'ignorance réciproque dont ni la théologie ni la mission n'ont profité. Il serait peut-être plus instructif d'étudier comment l'une et l'autre ont été amenées à se mieux connaître et à se pénétrer en quelque mesure réciproquement.

Si je n'essaie pas de le montrer en ce moment, c'est que notre histoire même nous fournira l'occasion de l'apprendre. Pour le moment, je me borne à constater le fait : l'étude scientifique des missions a conquis sa place parmi les disciplines de la théologie moderne.

Sans doute, les créateurs de ce qu'on pourrait appeler la « science missionnaire », ce qu'on appelle en effet en Allemagne *Missionswissenschaft*, les Christlieb, les Grundemann, les Warneck, se plaignent et non sans raison de la tiédeur que la mission rencontre encore au sein des écoles de théologie. Ils regrettent de voir les universités allemandes compter si peu de représentants parmi les jeunes gens qui vont planter sur le sol païen le drapeau du christianisme. Ils essaient d'émouvoir à jalousie l'Allemagne en lui montrant qu'elle se laisse devancer à cet égard par l'Amérique où certaines sociétés missionnaires ont pu se dispenser de séminaires spéciaux parce qu'elles recrutent suffisamment leur personnel dans les écoles de théologie<sup>1</sup>, par l'Angleterre qui envoie en Afrique sa mission des universités.

Cependant, ils enregistrent avec satisfaction quelques symp-

<sup>1</sup> *Allgemeine Missionszeitschrift*, 1886, page 215.

tômes d'un meilleur avenir. C'est ainsi qu'on a envisagé à bon droit comme l'indice d'un rapprochement entre la science théologique et la mission, les récentes distinctions académiques accordées à quelques-uns des avocats les plus distingués de ces dernières, au Dr Warneck, le directeur de l'*Allgemeine Missions-Zeitschrift*, à notre compatriote, M. le pasteur Buss, l'auteur d'un livre qui, à certains égards, a fait époque : « les Missions chrétiennes, leurs principes et leurs pratiques<sup>1</sup>, » et plus récemment encore au missionnaire Faber, qui s'est si fort distingué par son activité littéraire en Chine.

Deux autres symptômes, plus significatifs encore, sont l'institution de cours libres consacrés à la science missionnaire, qui existent à l'heure qu'il est dans les facultés de théologie de Greifswalde (M. de Nathusius), de Marbourg (M. Achelis), de Zurich (M. Meili), de Dorpat (M. Hœrschelmann)<sup>2</sup>. C'est ici le lieu de rappeler qu'un véritable enseignement académique, par son ampleur, la richesse et la précision de ses enseignements, était donné dès longtemps à l'Institut des missions de Bâle par M. l'inspecteur Josenhans. C'est lui, si je ne fais erreur, qui a employé pour la première fois ce terme de *Missionswissenschaft* dont j'ai parlé plus haut, et qui était le titre de son cours. J'ai eu l'occasion d'entendre M. Josenhans, et peut-être quelques souvenirs empruntés à son expérience nous seront-ils utiles pour illustrer ou au besoin égayer la matière que nous traiterons ensemble quand elle vous paraîtra trop abstraite ou trop aride.

<sup>1</sup> *Die christliche Mission, ihre principielle Berechtigung und praktische Durchführung*, par E. Buss, pasteur à Glaris. Mémoire couronné par la Société pour la défense du christianisme, de la Haye, en réponse à cette question : Que nous enseigne l'histoire des missions sur la destination et la capacité du christianisme à devenir la religion universelle et quelle influence les expériences faites jusqu'ici doivent-elles exercer sur la méthode suivie par les missions ? Voir une revue critique de cet important travail au moment de son apparition en un volume, contenue dans le *Missions-Magazin* sous ce titre : *Missionsgedanken eines Vermittelungstheologen*, volume de 1876, p. 257.

<sup>2</sup> Ces renseignements, qui ne sont pas sans doute absolument complets, se rapportent au semestre d'hiver de 1891.

Ce qui est peut-être plus intéressant encore, c'est la fondation de sociétés d'étudiants dans le but de s'occuper des missions, qui se sont créées pour la plupart ces dernières années, sous le titre de *Academische Missionsvereine* ou *Studentische Missionsvereine*, dans plusieurs universités allemandes. L'an passé, il existait des sociétés de ce genre dans les universités suivantes : Berlin, Bonn, Erlangen, Göttingen, Greifswalde, Kiel, Leipzig, Rostock, Tübingen, Bâle, enfin à Iéna. Cette dernière est un rameau de l'*Allgemeine protestantische Missionsverein*, qui mérite aussi d'être citée dans l'ordre de pensées qui nous occupe. Cette société, d'origine assez récente, et qui se rattache plutôt au protestantisme libéral, est née du besoin de quelques hommes distingués, appartenant à cette tendance, d'aborder eux aussi le champ des missions en s'adressant aux peuples dits de « haute culture », Indous, Chinois, Japonais. Nous aurons l'occasion de rencontrer cette société sur notre chemin et d'apprécier la portée du fait, certainement très instructif, de sa fondation.

Ces quelques indices d'un rapprochement entre la science théologique et l'œuvre missionnaire constituent une promesse pour le développement futur du royaume de Dieu. La théologie et la mission ont suffisamment besoin l'une de l'autre pour qu'on soit heureux de voir tomber peu à peu les préjugés et les ignorances qui les séparaient. Nous disons que les missions ont besoin de la science de l'Église et celle-ci à son tour ne peut que se retremper et s'élargir au contact de l'œuvre missionnaire. Permettez-moi de justifier en peu de mots ces deux allégués.

En premier lieu, le développement même qu'a pris l'œuvre des missions impose à ceux qui en portent la responsabilité, le devoir de recourir aux lumières de la science et on peut dire qu'à part certaines entreprises isolées, cette nécessité est généralement reconnue. Toutes les grandes sociétés missionnaires ont de plus en plus conscience des graves problèmes que suscite l'évangélisation du monde païen et qui réclament pour être résolus une connaissance sérieuse de l'histoire, de l'ethnographie, de la psychologie, quelques vues saines d'éco-

nomie politique, des notions exactes et scientifiques des milieux où se meuvent les différentes races, un grand souci d'adapter les méthodes aux circonstances spéciales, à l'histoire et à la culture de chaque peuple.

Le premier, et en un sens le plus grave de ces problèmes est celui-ci : Du moment que dans l'état actuel du monde, le christianisme ne se sépare pas de notre civilisation, comment faire pour introduire le christianisme parmi les païens, sans que notre civilisation devienne pour eux un agent de décomposition sociale et morale ? Il ne faut pas nous dissimuler qu'en apportant à des races, la plupart du temps inférieures, tout ensemble le christianisme et la civilisation, nous leur apportons en même temps de nouveaux besoins, nous ouvrons devant eux un monde nouveau, plein à la fois de séductions et de dangers. On ne saurait méconnaître qu'au contact de la civilisation chrétienne, certaines races semblent disparaître. On dirait vraiment que l'infusion de l'esprit nouveau ait été pour elles ce que l'arrivée à la lumière a été pour les corps momifiés de Pompéi, exposés sans précaution à l'air libre<sup>1</sup>.

Qu'on songe à la diminution, à la quasi disparition des tribus Peaux-Rouges, des races indigènes de la Polynésie et de l'Australasie. Sans doute, la mission comme telle est innocente de

<sup>1</sup> Un périodique parisien, le *Bambou*, résume ce fait historique dans les lignes suivantes, où le lecteur démêlera aisément le vrai du faux :

« Sous la férocité antique, supérieure pourtant à la nôtre, il semblait que les races subsistaient, que la défaite des peuples se bornait à des anéantissements de cités.

» Mais nous, Européens... c'est la perpétuité dans la destruction, ce sont des continents ou des archipels immenses, dont nous faisons disparaître les hommes et les bêtes. En trois cents ans !... Songez à l'œuvre de ces trois cents ans, imperceptible courbe de l'histoire. Ce n'est pas seulement la conquête, c'est la mort et *surtout* la mort. Des races entières, les unes très belles, les autres misérables périrent lamentablement. Au contact de l'Américain du Nord.... les hommes rouges qui occupaient des territoires plus vastes que l'Europe, ont presque entièrement disparu.. En Australie, le continent est nettoiyé de ses noirs partout où est apparu le vorace colon britannique. Le Tasmanien a disparu. Les Polynésiens, parmi lesquels se sont rencontrées des populations merveilleuses, sont réduits au dixième. Au Cap de Bonne-Espérance, des myriades de nègres ont payé le tribut funéraire. (Deuxième fascicule, février 1893, p. 211.)

ce fait; sans doute, en très grande partie, les vrais coupables ce sont des Européens sans conscience, la plupart ennemis jurés ou calomniateurs en titre des missionnaires, et qui répandent sur leurs traces les armes à feu et l'eau de vie. On en a la preuve au Grœnland, où certainement la race indigène n'a subsisté jusqu'à aujourd'hui, sans s'accroître mais sans trop diminuer, que grâce à la prohibition absolue des spiritueux par le gouvernement danois.

Mais le fait est là, et puisqu'il n'est pas possible d'empêcher notre civilisation de pénétrer dans les pays païens, tantôt à la suite de la mission, tantôt à côté d'elle, le problème subsiste, problème moral avant tout, mais aussi politique, social, ethnographique, économique même, et pour la solution duquel la foi la plus dévouée et la plus conquérante ne saurait se passer des lumières de la science.

En présence d'autres races mieux douées ou plus résistantes et qui ne paraissent pas menacées de disparaître au contact de l'Européen, naissent d'autres questions. Si, comme nous le croyons tous, et comme l'œuvre missionnaire nous l'atteste, le christianisme est bien la religion universelle, dans quelle mesure sommes-nous autorisés à identifier le christianisme avec les formes et les habitudes sociales qu'il a créées ou revêtues chez nous? Un exemple: Nous ne concevons pas, et avec raison, la vie religieuse sans le travail. L'oisiveté est à nos yeux un vice, et quand les missionnaires se trouvent aux prises avec certaines tribus nègres qui non seulement ne sentent pas le besoin du travail libre, mais qui y répugnent, ils n'hésitent pas à leur démontrer pratiquement la nécessité d'une vie laborieuse, en même temps qu'ils leur inculquent les éléments de l'Évangile. Mais avec l'introduction de nos habitudes de travail naissent chez ces peuples tantôt des besoins factices, tantôt des exigences nouvelles, tout un état social étranger à leurs mœurs primitives et qu'ils ont grand'peine à s'approprier. Nous aurons peut-être l'occasion de voir quels gros soucis non seulement matériels, mais surtout moraux les établissements industriels de la Côte-d'Or et de l'Inde ont procurés à la Société des missions de Bâle.

Il en est de même de la tutelle dans laquelle les sociétés de missions sont obligées de tenir certaines races pendant un temps plus ou moins long. D'un côté cette tutelle est nécessaire, les sociétés de missions qui ont voulu y renoncer ont perdu le fruit de leur travail ; de l'autre, elle ne s'exerce, surtout quand elle se prolonge trop, qu'au détriment de l'individualité nationale, et il est certain aussi que l'impatience avec laquelle les troupeaux indigènes la supportent est ici ou là un des grands obstacles aux progrès des missions. D'ailleurs, toutes les sociétés protestantes conviennent que le terme de leur travail doit être l'émancipation et l'autonomie des troupeaux. Mais encore, quand il s'agit d'une race d'enfants comme les nègres, qu'on ne peut, semble-t-il, abandonner à eux-mêmes pour le moment, il est évident que la pratique missionnaire suivie à cet égard, dépendra de la manière dont on concevra leurs aptitudes civilisatrices et leur rôle dans l'humanité. Sont-ils voués à une perpétuelle infériorité ? Sont-ils destinés à devenir nos égaux ? Dans ce dernier cas, l'idéal est-il d'en faire des sortes d'Européens ne différant d'avec nous que par la couleur de la peau, ou bien le but du missionnaire doit-il être de les acheminer à un développement équivalant au nôtre, quoique peut-être fort différent dans ses manifestations extérieures<sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> « On ne saurait dénier au nègre une capacité de développement relative et si l'influence de l'Islam s'est fait sentir d'une manière plutôt favorable sur certaines peuplades, nous avons le droit d'attendre du christianisme des résultats bien supérieurs. La vérité est d'ailleurs ici entre deux extrêmes. Il en est des races humaines comme des serviteurs de la parabole évangélique entre lesquels les talents ont été inégalement répartis.... Chez quelques races les aptitudes à se développer sont si faibles, qu'on les voit dépérir, mourir même au contact des biens appartenant à une civilisation supérieure. Celle-ci paraît ne profiter qu'aux races les plus capables, et pourtant ce contact, ce mélange est la condition de toutes les formations nouvelles dans l'histoire des peuples. Il forme pour ainsi dire le crible qui ne laisse passer que les races les mieux douées par la nature et arrête au passage les impuissants et les incapables. — D'un autre côté, il y a un grand danger à s'arrêter exclusivement à cette pensée extrême au point de considérer et d'exploiter ces diversités nationales au détriment de la pensée de l'égalité fondamentale, de l'unité et de la fraternité humaines. » Daniel, *Handbuch der Geographie*, Tom. I, p. 192.



Autant de problèmes du plus haut intérêt dont la psychologie et l'ethnographie donnent seules la clef.

Ailleurs, le missionnaire se trouve en face d'institutions qui paraissent se justifier jusqu'à un certain point par l'histoire, telles que les castes, ou qui prétendent se justifier par des circonstances locales comme la polygamie que Montesquieu expliquait déjà par le climat. La plupart des sociétés missionnaires sont tombées d'accord que ces institutions doivent être déracinées à tout prix. Elle ne s'entendent pas toujours sur les moyens d'en venir à bout, et si je ne me trompe, leur désaccord provient moins d'hésitation sur le choix des moyens pratiques que de la manière différente dont les unes et les autres conçoivent l'attitude à prendre en face d'un développement historique séculaire, les unes admettant qu'on ne saurait brusquer la rupture avec le passé, tandis que d'autres, et c'est ici d'ailleurs la très grande majorité, ne peuvent se résoudre à laisser les droits de l'histoire empiéter sur ceux de la morale évangélique.

Ces problèmes que je ne fais qu'indiquer d'une manière trop incomplète, touchent déjà par beaucoup de points à la théologie. Il en est d'autres qui y touchent davantage. Nous rencontrerons aux Indes une école qui se dit chrétienne et en appelle à un Christ oriental, contre le Christ de l'Occident apporté par l'Europe. Nous verrons au Japon des hommes de tradition se préoccuper de la tournure que prend le remarquable mouvement religieux de ce pays, déclarer qu'il risque de faire fausse route parce qu'il tend à prendre un caractère particulariste, national, et n'aspire à rien moins qu'à créer une Eglise japonaise sans racines dans le passé et sans liens suffisants avec la grande tradition chrétienne<sup>1</sup>.

Toutes ces questions sont de trop fraîche date pour qu'on puisse dire à cette heure qu'elles ont été résolues dans un sens uniforme. Mais ce qu'on peut envisager comme le résultat de l'expérience acquise dans ces cinquante dernières années, c'est le besoin de mieux respecter les originalités nationales, de

<sup>1</sup> Burckhardt et Grundemann, *Les missions évangéliques*. Traduction française. Tome IV, Appendice pages 453 et 464.

varier les méthodes en les adaptant aux milieux. Il est certain que l'esprit missionnaire s'est élargi. C'est là au reste pour la mission évangélique un intérêt de premier ordre. Ce qui se passe à cette heure en Chine, où la violente réaction qui se manifeste contre les Européens en général paraît d'une nature plus politique encore que religieuse, quoique certaines sociétés de missions en aient souffert, montre que l'avenir du christianisme dans ce pays est intéressé à respecter partout où cela est possible l'originalité du caractère national.

Si déjà à cet égard une connaissance sérieuse, scientifique de l'anthropologie et la psychologie est indispensable, sinon à tout soldat, du moins à l'état-major de l'armée missionnaire, cette culture est plus nécessaire encore dans certains champs spéciaux dont je vais dire un mot et qui, comme théologiens, nous intéressent particulièrement. Je veux parler de la mission au sein des peuples où s'est conservée une haute et antique culture.

Lorsque, il y a un certain nombre d'années, la mort vint à frapper à coups redoublés parmi les missionnaires bâlois à l'œuvre à la Côte-d'Or, l'inspecteur s'adressant aux jeunes élèves de la maison s'informa lesquels seraient au besoin disposés à aller en Afrique. Tous se déclarèrent disposés à partir pour ce pays. D'où vient cette préférence pour un sol aussi meurtrier? Il faut voir sans doute dans la réponse de ces jeunes gens l'effet d'un élan généreux, d'un besoin de dévouement qui n'a jamais, nous le verrons assez, manqué dans l'histoire des missions, l'enthousiasme du sacrifice à accomplir et de la couronne à conquérir. Mais à côté de ce sentiment généreux qui est entré, dans l'antiquité chrétienne comme dans les missions modernes, pour une si grande part dans la puissance conquérante du christianisme, il y avait un autre instinct parfaitement juste et vrai.

L'Africain, avec sa confiance naïve à la parole du missionnaire, son cœur d'enfant, expansif et simple, offre à la prédication évangélique des facilités qui compensent et au delà les obstacles que lui créent d'autre part sa profonde immoralité,

son ignorance et sa barbarie. L'Afrique est pour la mission un champ incomparablement moins ingrat que l'Inde, et surtout que les classes supérieures et cultivées de ce pays. Quand on soutient la thèse de l'insuccès des missions, c'est volontiers l'Inde que l'on cite en exemple, et cette opinion s'est produite non seulement chez des écrivains systématiquement hostiles au christianisme, mais dans des livres écrits par des chrétiens convaincus. Il me suffira de citer l'assez récent ouvrage du chanoine Dœllinger sur la réunion des Eglises<sup>1</sup>. L'auteur suivant en cela la thèse fondamentale de son livre explique d'ailleurs le fait par la diversité des Eglises et la division de la chrétienté.

C'est aussi ce même argument de l'insuccès des missions aux Indes qui a été invoqué lors de la fondation de la *Société générale des missions protestantes*, qui, elle, dit voir dans l'orthodoxie surannée de la plupart des sociétés de missions, la cause du peu de succès de leurs efforts.

Le fait même qu'on invoque demande à n'être admis que sous bénéfice d'inventaire. Les chiffres et les faits que nous serons dans le cas de citer, permettent, je crois, de faire justice de l'assertion de ceux qui parlent couramment de « l'échec de la mission parmi les Indous ». Mais en combattant le pessimisme des uns, il convient, je pense, de ne pas verser dans le trop complaisant optimisme de quelques autres<sup>2</sup>. Ni l'Inde, ni la Chine, ni le Japon ne sont à l'heure présente « ville gagnée ». La résistance qu'offre le brahmanisme, le bouddhisme et l'esprit traditionnel dans les divers pays que nous venons de mentionner, est véritablement formidable. Sans doute, nous sommes parfaitement convaincus que là comme partout l'hostilité au christianisme a des causes plus profondes qu'une simple répugnance philosophique, nous croyons que là, comme lors de la conquête du monde grec et romain, il s'agit non pas d'opposer

<sup>1</sup> *La réunion des Eglises*, par I. de Dœllinger, traduction de M<sup>me</sup> Hyacinthe Loyson, p. 28 sv.

<sup>2</sup> Un des exemples les plus frappants de cet optimisme qui tient un compte trop insuffisant de l'histoire, nous est fourni par un livre récent, *La crise des missions*, par le Dr Pierson, traduit de l'anglais par M<sup>lle</sup> M.-A. W., Genève et Lyon 1891.

des systèmes nouveaux à de vieux systèmes, mais d'apporter la vie dans la mort et de révéler la puissance salutaire de Dieu à des âmes qui périssent. Mais il n'en est pas moins certain qu'ici une science de bon aloi est un auxiliaire dont on ne peut pas plus se passer que dans la guerre moderne on ne saurait renoncer aux ressources de la stratégie, sous prétexte que le courage personnel, l'abnégation, la bonne volonté suppléent à tout. Il s'agit, sans sacrifier, cela va sans dire, aucun élément vital du christianisme, de le présenter sous une forme qui ne prête pas à des objections non seulement spécieuses, mais sans réplique aux yeux de l'Indou cultivé. Il faut connaître ces vieilles et grandioses religions, de manière à être en mesure de discuter avec des docteurs infiniment retors; il faut créer peut-être une apologétique en rapport avec leur manière de sentir et de raisonner, leur prouver que le christianisme n'est pas une importation étrangère, mais qu'il répond à d'éternels et universels besoins communs à l'Arya, fier de son antique culture, et aux membres des castes et des races inférieures. Il faut aussi que les sociétés de mission soient en mesure d'apprécier la nature du concours que leur offrent les récents mouvements de réforme au sein de l'hindouisme. Il règne là-dessus tant d'incertitude qu'on se demande encore à cette heure s'il faut y voir pour le christianisme de précieux auxiliaires ou bien des adversaires nouveaux, peut-être plus difficiles à vaincre que les anciens. En un mot, il y a là tout un travail à faire pour lequel on ne saurait se passer des lumières et des ressources de la science religieuse.

Si, comme nous venons de le reconnaître, ses missionnaires ont besoin du concours de la science, cette dernière et la science théologique en particulier, retire du contact avec les missions les plus sérieux avantages.

En premier lieu, puisque la théologie, comme la religion, touche à tous les domaines, elle ne saurait négliger les ressources d'informations que la mission lui apporte dans toutes les sphères que celle-ci a contribué à élucider : l'ethnographie, l'anthropologie comparée, les questions d'origine et les ques-

tions de milieu, la psychologie religieuse et l'histoire des religions. Se représente-t-on le secours dont peuvent être sur tous ces points et sur tant d'autres, des hommes en général intelligents et instruits que leur travail met sans cesse en rapport, et sur les lieux, avec des objets d'étude que les hommes de science ne sont d'ordinaire en position de connaître que par les récits et le témoignage d'observateurs trop souvent incompétents, superficiels ou prévenus ?

Je ne parle pas des services que la mission a rendus indirectement à la théologie en les rendant directement à l'Eglise, par exemple par la diffusion et la traduction des Ecritures, je ne veux parler que de l'action immédiate de l'œuvre des missions sur la théologie.

Prenons par exemple une branche importante de celle-ci : l'apologétique. Assez récemment, un théologien de l'extrême gauche donnait de celle-ci une définition un peu étroite peut-être, mais que nous pouvons cependant accepter et nous approprier. Il définissait l'apologétique : la comparaison de la prétention du christianisme avec les faits. Or s'il est une prétention authentique du christianisme et du Christ, c'est celle de donner au monde la religion universelle. Voilà bien la pensée qui se dégage entre autres des enseignements de Jésus-Christ sur le royaume de Dieu. Voilà aussi l'un des points sur lesquels la pensée moderne se montre la plus exigeante en fait de preuves. Or, sans méconnaître sur ce point la valeur des raisonnements par lesquels on démontre l'universalité du christianisme à l'aide de déductions tirées des rapports de son contenu avec les postulats de la conscience humaine, on conviendra qu'il y a là avant tout une question de fait. *Les faits* confirment-ils jusqu'ici ou tendent-ils à infirmer la prétention du christianisme à être la religion universelle ?

Eh bien, sans trop anticiper sur les résultats de l'étude que nous allons entreprendre, sans tomber non plus dans un optimisme trop commode, sans méconnaître la résistance que les religions les plus importantes par le chiffre de leurs adhérents et à certains égards par leur supériorité, opposent encore à cette heure à la parole évangélique, je crois pouvoir dire que

nous aurons l'occasion de montrer qu'il n'est pas sur la surface du globe une race qui se soit montrée absolument réfractaire à l'action du christianisme. Les faits que nous laisserons parler, que nous nous efforcerons d'exposer avec impartialité, et de ne pas solliciter, les faits éclaireront, si je ne me trompe, la portée apologétique du principe que nous pouvons formuler ainsi : Le christianisme est la seule religion missionnaire, la seule vraiment conquérante, sans en excepter même l'islamisme. A propos de cette dernière religion, on serait en droit, j'en conviens, de nous demander compte de notre allégué, puisque l'Islam passe à cette heure pour déployer en certaines contrées, en Afrique en particulier, une action plus rapide et, on a été jusqu'à le dire, plus bienfaisante que celle du christianisme. Il y a là un examen auquel nous devons nous livrer consciencieusement. Je vous demande la permission de ne pas anticiper sur le moment où nous serons dans le cas d'entreprendre cette étude.

Mais les services que la mission a rendus à la science de l'Eglise sont plus sensibles encore dans un domaine un peu différent, bien qu'il touche de près à celui-ci. C'est là ce qui nous fait saluer avec joie le symptôme que je signalais tout à l'heure d'un rapprochement de l'activité missionnaire et de la théologie scientifique. Les missions tendent à ramener sans cesse la théologie à la conscience d'elle-même et de sa véritable mission.

On a suffisamment signalé l'appauvrissement auquel la théologie se condamne, soit quand elle prétend se renfermer dans la pure théorie, quand elle tend à devenir une simple science de cabinet, soit seulement quand elle envisage comme deux sphères distinctes, l'une inférieure, l'autre supérieure, la sphère de l'expérience spirituelle et celle de la science pure et désintéressée; prétendant arriver à celle-ci sans passer par celle-là. On a assez dit cela, on l'a proclamé assez hautement dans cet auditoire même de notre faculté de théologie qui, je ne dois pas l'oublier, a toujours professé que la source de la connaissance religieuse est dans la foi vivante qui illumine l'âme.

Or de toutes les branches de l'activité de l'Eglise, les mis-

sions sont celles qui lui rappellent le mieux les conditions spirituelles de son action au sein de l'humanité. Elles ne représentent pas seulement l'élément pratique du christianisme, elles en représentent, j'ose le dire, au milieu même de l'infirmité de leurs moyens et de leurs ouvriers, l'élément héroïque, qui ne doit jamais faire défaut à l'Eglise sous peine de déchoir dans l'estime du monde et dans son action sur celui-ci. Elles font toucher du doigt la puissance spirituelle du christianisme, elles rappellent que l'Évangile est non pas un système ou un simple corps de doctrine, ni même le plus sublime des enseignements de morale, mais une force divine, destinée à ressusciter les morts, l'œuvre de Celui qui a résumé sa mission dans ces simples mots : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Elles sont le vivant et perpétuel commentaire de cette parole de Jésus-Christ : « Toute puissance m'est donnée au ciel et sur la terre, allez et enseignez... » Elles offrent ainsi à l'historien de l'Eglise, au théoricien du royaume de Dieu, à l'apologiste, le moyen de s'acquitter de la tâche qui incombe à toute théologie prétendant au titre de chrétienne : Glorifier le Christ dans son œuvre de rédemption.

Pouvons-nous oublier que le grand théologien du siècle apostolique a été également l'apôtre des Gentils, et si les conditions d'aujourd'hui, les nécessités de la division du travail appellent les serviteurs de l'Eglise à se répartir la tâche, réservant aux uns plutôt la pensée, aux autres surtout l'action, la condition de la prospérité de l'Eglise n'est-ce pas pourtant que ces membres auxquels sont dévolues diverses fonctions, ne s'ignorent pas les uns les autres, et acquièrent au contraire toujours plus la conscience de l'unité fondamentale de leur travail commun ? Qui sait si les écarts de la scolastique du XVII<sup>me</sup> siècle, le règne de l'orthodoxie morte et la réaction qui a suivi n'auraient pas été moins préjudiciables aux Eglises de la Réforme, si les circonstances de l'époque eussent permis à celles-ci d'entrer dans la carrière des missions ?

Lors de la crise que traversa, vers le milieu du siècle dernier, l'Eglise des Frères moraves, en poussant jusqu'à les faire aboutir à un mysticisme énervant et dangereux quelques-unes

des thèses favorites de son fondateur, ce furent les hommes engagés dans l'œuvre missionnaire qui sentirent les premiers le danger et le signalèrent avec force, et le plus récent des historiens de cette Eglise a pu écrire ce qui suit :

« Ce qui est hors de doute, c'est que l'œuvre des missions, mal vue par les illuminés, contribua pour sa grande part à conserver l'Eglise. Pendant que dans la patrie le christianisme des Frères semblait ne plus être autre chose qu'une fête, la foi des Frères se maintenait sur le champ de bataille de la mission, simple, vaillante, austère et toujours prête à aller à la mort. C'est de là qu'elle revint à l'Eglise-mère. C'est du sein des forêts vierges de l'Amérique du Nord que Dieu tira, pour le rendre à ses frères d'Europe, l'évêque Spangenberg appelé à être le pilier le plus solide de la réforme. Sous sa conduite, tout acheva de rentrer dans l'ordre. Le danger fut définitivement conjuré. La mission, entre les mains de Dieu, avait sauvé l'Eglise en la ramenant à la sobriété chrétienne. Et l'Eglise, par ce fait, avait contracté envers la mission une dette de reconnaissance dont elle se souviendra à toujours<sup>1</sup>. »

Si pour l'Eglise contemporaine, les écueils, les périls sont différents, l'étude des missions n'a-t-elle pas encore aujourd'hui les mêmes leçons à nous donner et les mêmes services à nous rendre ?

Il me reste à indiquer sommairement le plan et les divisions de ce cours.

Le titre même sous lequel il a été annoncé : l'histoire des missions *modernes*, accuse l'intention de bien délimiter la matière, ce qui est d'ailleurs une absolue nécessité, vu le peu de temps dont nous disposons. Il ne s'agit pas en effet de passer en revue l'histoire entière des missions. Dans les premiers siècles, l'histoire de celle-ci se confond avec celle de l'Eglise. Il en est de même jusqu'à un certain point des conquêtes du christianisme pendant le moyen âge au milieu des peuples germaniques et slaves. Les noms de Winfried, d'Ansgar, de Cyrille,

<sup>1</sup> E.-A. Senft, *L'Eglise de l'Unité des Frères*, p. 114.



de Methodius sont familiers à quiconque a suivi un cours d'histoire ecclésiastique.

Peu après les temps de la Réformation s'ouvre l'ère des missions catholiques dont l'étude est à plusieurs égards très instructive et très intéressante. Nous ne pourrions en faire absolument abstraction, soit à titre historique et rétrospectif, soit à cause des nombreux points de contact que ces missions présentent avec les missions protestantes. Les frottements et les concurrences qui se produisent à cette heure sur une grande partie du globe entre les diverses confessions peuvent d'autant moins être passés sous silence que cette concurrence est malheureusement un des grands obstacles à l'évangélisation du monde païen.

Cependant, et toujours pour nous borner aux exigences possibles, nous nous en tiendrons surtout à l'histoire *moderne* des missions *protestantes*. A part quelques essais très imparfaits dont nous dirons un mot, cette histoire ne commence proprement que dans la première moitié du XVIII<sup>me</sup> siècle.

Même ainsi limité, le champ reste immense, et je me suis convaincu qu'il serait impossible de le parcourir autrement que d'une façon très sommaire et tout à fait superficielle, dans un nombre très limité de leçons, si nous devons nous astreindre au plan suivi par la plupart des historiens. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la grande histoire de Burckhardt et Grundemann, récemment traduite en quatre gros volumes par les soins de l'Union évangélique<sup>1</sup>. Et cependant ce livre, qui a de grands mérites, n'a pu qu'aborder en passant certaines questions intéressantes des théologiens et dans lesquelles il nous faudra entrer.

Je me propose d'essayer un autre plan qui nous permettra mieux de généraliser quand il faudra et d'éviter certaines répétitions autrement indispensables. Je dis à dessein essayer, car

<sup>1</sup> Voici le titre complet de cet ouvrage cité plus haut (note de la page 292). *Les missions évangéliques depuis leur origine jusqu'à nos jours*, par G.-E. Burckhardt et R. Grundemann. Ouvrage traduit de l'allemand et publié sous les auspices du Comité vaudois de l'Union évangélique suisse. 4 volumes. Lausanne Georges Bridel, 1884-1887.

c'est bien une épreuve que nous allons tenter ensemble.

J'emprunterai mon principe de division au degré de civilisation et surtout à l'état religieux des peuples qui vont nous occuper à partir de la semaine prochaine. Nous commencerons par les races que l'usage désigne sous le nom abrégé de sauvages et que le langage scientifique a pris l'habitude de caractériser par le terme de *Naturvölker*, par ceux dont les croyances religieuses appartiennent aussi à ce type inférieur qu'on a tantôt désigné sous le nom de religions primitives de la nature, tantôt sous celui de fétichisme. Nous nous élèverons de là aux peuples qui offrent déjà des croyances religieuses plus développées sous la forme d'un polythéisme mythologique plus perfectionné et qui sont aussi arrivés en général à un degré un peu supérieur de civilisation. Nous arriverons enfin aux grandes religions mythologiques et philosophiques des peuples qui sont en même temps en possession d'une culture vraiment originale et nationale et qui ont joué un rôle dans l'histoire du monde, les adhérents des religions brahmaniques et bouddhiques, pour finir par l'islamisme.

Ce plan offrira l'avantage de nous permettre d'entrer dans certaines considérations sur l'histoire des religions. J'aurais même voulu faire coïncider la division de ce modeste exposé avec une classification rationnelle des diverses doctrines religieuses, mais je crains qu'il ne nous soit pas possible de suivre dans tous ses détails et dans toute sa conséquence, ce plan peut-être déjà un peu ambitieux. Ce qui facilitera notre tâche, c'est que dans ses grands traits il coïncide avec les données de la chronologie.

Nous verrons en effet que les premières tentatives missionnaires, celles qui ont marqué le milieu et la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle se sont essentiellement produites au sein des races dites inférieures, les Esquimaux du Groënland, les nègres des Antilles, les races inférieures de l'Inde, les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. Nous assisterons ensuite aux efforts longtemps stériles, plus tard couronnés de remarquables succès, que la première moitié du XIX<sup>me</sup> siècle a vu tenter auprès des races indigènes de l'Afrique, et aux succès plus éclatants en-

core remportés dans quelques-uns des archipels de la Polynésie. Nous verrons enfin, avec ces cinquante dernières années, les différentes Eglises et les diverses nationalités de l'Occident, tout en rivalisant de zèle dans la poursuite des entreprises commencées, aborder l'extrême Orient, entamer çà et là l'Inde et la Chine et l'Islamisme même. Nous verrons la mission devenir une puissance dans l'Eglise, mais rencontrer aussi sur son chemin une foule de problèmes nouveaux, dont nous avons déjà indiqué quelques-uns, et ouvrir ainsi à nos études un champ immense que nous ne nous flattons pas de parcourir en tous sens, mais que nous tenterons au moins d'explorer.

Autant que possible, nous nous efforcerons, puisqu'il faut choisir et nous restreindre, de nous arrêter surtout à l'étude de celles des missions qui offrent une physionomie originale, soit comme type d'une nationalité intéressante ou d'une religion spéciale, soit comme représentant certaines méthodes d'évangélisation, spéciales aussi et dignes d'être étudiées avec profit. Il vaudra la peine, pour l'instruction des futurs pasteurs, de comparer les procédés des moraves et des méthodistes, des baptistes, des luthériens et des anglicans. Autant que possible aussi nous poursuivrons chacune de ces histoires jusqu'à l'époque contemporaine, de manière à embrasser ensemble et les travaux accomplis dans le passé et les résultats acquis à ce jour. Telle est en peu de mots, messieurs, la tâche et l'étude en vue de laquelle je viens réclamer votre bienveillante attention et, j'ose le dire, votre concours.

---